

N° 16.

41^e ANNÉE. — JUILLET-AOÛT-SEPTEMBRE 1935

La Coopération des idées

ORGANE MENSUEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS.

RÉDIGÉE PAR GEORGES DEHERME

SOMMAIRE :

RELIGION : I. SOL NON OCCIDAT ! II. L'IRRÉLIGION ACTUELLE
DU THÉOLOGISME ; III. RÉGRESSION PRÉTHÉOLOGIQUE :
DÉLIRE MÉTAPHYSIQUE ET MYTHIQUE ; IV. LA RELI-
GION POSITIVE DE LA PATRIE.

NOTES, DOCUMENTS ET COMMENTAIRES : L'ÉGLISE
DANS SA CONTRE-DIRECTION ; DANS LE TOHU-BOHU
MYTHIQUE.



29^{bis}, RUE DE MONTEVIDEO

PARIS (XVI^e)

ABONNEMENTS GRATUITS

Le service régulier de *la Coopération des idées* sera fait GRATUITEMENT à qui communiquera son adresse à M. G. DEHERMÉ, 29 bis, rue de Montevideo, Paris (XVI^e).



REPRODUCTION AUTORISÉE SANS CONDITION

Le régime matérialiste et corrompeur du profitariat intellectuel et de la prétendue « propriété littéraire » a généralisé la simonie et provoqué une pernicieuse et honteuse prostitution de l'esprit.

Cet asservissement de l'intelligence à l'Argent et au Nombre est le principal obstacle à la liberté spirituelle, à la régénération des opinions et des mœurs qui seules peuvent sauver encore la civilisation occidentale.

Rompant donc avec des errements mortels, nous autorisons, nous sollicitons même la REPRODUCTION, partielle ou totale, littérale ou interprétative, de tout ce qui est publié dans ces cahiers. ET SANS CONDITION D'AUCUNE SORTIE, fût-ce d'indication de source.



Tous les Nos précédant celui-ci sont épuisés.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

RÉDIGÉE PAR GEORGES DEHERME.

RELIGION

« L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit comme la beauté de ce qu'il aime. »

RENAN.

« Si, comme sentiment, la religion est immuable et doit seulement se développer continuellement, elle est, en tant que conception, assujettie dans sa nature à la marche universelle qui régénère l'ensemble d'après les parties. Or, l'état positif consiste, pour la religion, à tendre systématiquement et directement vers sa destination normale, jusqu'alors indirecte et spontanée : régler toute la vie humaine, privée et publique. » — COMTE.

« L'homme aspire toujours à l'unité, personnelle et sociale, où résident à la fois son devoir et son bonheur, même sa santé. » — COMTE.

I. SOL NON OCCIDAT !

Le chaos destructeur vers lequel semble précipitée notre civilisation occidentale, et conséquemment la France et l'Humanité, ne sera débrouillé, refoulé, évité au dernier quart d'heure fatidique que par une reviviscence inespérée de la spiritualité.

Et non pas celle qui n'a plus d'âme. Car l'ancienne synthèse n'a une apparence d'être encore que par ses rites figés. En fait, depuis longtemps, socialement, elle est sans efficace. Notre indescriptible désordre mental,

notre impressionnante régression morale ne le prouvent que trop. Ainsi, comme l'énonçait Auguste Comte, tandis que ceux qui affectent d'être croyants restreignent la religion « au nom de Dieu », nous avons, au contraire, pour le complet épanouissement de la religion, « à écarter finalement Dieu ».

Bien entendu, de même qu'il est pour le moins oiseux d'entamer d'interminables et corrosives controverses sur l'historicité problématique des multiples révélations, des miracles et des légendes, il est vain d'objecter des faits et des raisons à qui se met délibérément au-dessous du positif.

Pour les plus hautes consciences et les claires intelligences, il ne reste donc qu'un terrain d'accord, celui de l'utilité humaine et de la réalité : le national, le social. C'est là-dessus que s'érigera la religion positive dont le besoin pressant se fera de plus en plus sentir. Aussi, dans ces pages, m'y tiendrai-je solidement. « Si tous ceux qui regardent le monde moral comme ne comportant aucune loi naturelle, dit Comte, s'abstenaient aujourd'hui de contempler ce noble domaine, ils tendraient à la fois vers la dégradation mentale et l'indifférence sociale. Le bien public exige seulement que ces intelligences arriérées, reconnaissant leur inaptitude politique, n'aspirent plus à conduire les affaires de l'humanité. »

Malheureusement, et bien qu'ils s'y montrent manifestement impropres et dangereux, sénilement ils s'obstinent à conserver dans leurs mains débiles et tremblantes les leviers de commande. C'est ainsi que la « politique » du Vatican, dans ces derniers temps, fut assez faible et aveugle pour favoriser la barbarie boche aux dépens de la France et même du catholicisme. Quant aux congrégations métaphysiques, elles sont plus funestes encore. Je montrerai au reste que la filiation du théisme à la mystagogie démocratique est patente et sans lacune.

En se résorbant de plus en plus dans le temporel, l'ancien pouvoir spirituel désemparé, déchu, localisé et finalement domestiqué, en est venu à se tourner contre son véritable but humain, c'est-à-dire à méconnaître sa propre et unique raison d'être de protection, d'éducation et d'émancipation. Tant il y a que l'ombre d'une ombre de spiritualité qui se profilait encore achève de s'effacer devant l'opposition irréductible à toute libération de l'esprit, à l'union, à l'unité, à la destination positive de l'homme, à l'ordre organique, pour tout dire à la prépondérance du social que seule assurera une doctrine relativiste et donc vraiment catholique.

La dénaturation du sacerdoce, la monstrueuse abdication du Pontificat, de même que la criminelle « trahison des clercs » de toutes autres obédiences n'a laissé aux simples que l'aliment mental et moral sophistiqué d'une créance vacillante, d'une douteuse fidélité réduite aux pratiques, aux singeries des cérémonies qui n'ont plus de sens humain, au psittacisme des formules obsécratoires vides.

Encore convient-il d'observer que le théologisme est néanmoins moins exhaustif, moins dispersif, moins toxique que les idéologies imbéciles, ataviques et confuses, qui prétendent lui succéder : superstitions spirites et théosophiques, divagations métaphysiques de la métapsychique, du matérialisme, du rationalisme libre-penseur, du charlatanisme maçonnique, voire de l'aveugle et maléficienne magie, blanche ou noire, des apprentis sorciers que sont les tenants de la technique, du mathématisme et des sciences d'application non réglées...

Le génial systématisateur du bon sens que fut Comte y insiste souvent : « Quoique l'ordre naturel soit, à tous égards, très imparfait, sa production se concilierait beaucoup mieux avec la supposition d'une volonté intelligente qu'avec celle d'un aveugle mécanisme... Même

sous l'aspect intellectuel, l'athéisme ne constitue qu'une émancipation très insuffisante, puisqu'il tend à prolonger indéfiniment l'état métaphysique en poursuivant sans cesse de nouvelles solutions des problèmes théologiques, au lieu d'écarter comme radicalement vaines toutes les recherches impossibles. Le véritable esprit positif consiste surtout à substituer toujours l'étude des *lois* invariables des phénomènes à celle des *causes* proprement dites, premières ou finales, en un mot la détermination du *comment* à celle du *pourquoi*. Il est donc complètement incompatible avec les orgueilleuses rêveries d'un ténébreux athéisme sur la formation de l'univers, l'origine des animaux, etc. » Et l'essence, la constitution hypothétique des atomes.

Le christianisme, à tout le moins, quoique la plupart de ses dogmes ne résistent pas à une saine critique, perdure par son glorieux passé en s'étayant sur une tradition sociale qui n'est pas tout à fait inerte. Momentanément, il maintient encore quelque chose. « L'homme, dit Comte, ne peut se passer d'une synthèse quelconque pour coordonner ses pensées, de manière à diriger sa conduite. » Cette synthèse fût-elle caduque et n'eût-elle que des bases aussi fragiles que la révélation et le miracle.

D'autre part, l'athéisme et le matérialisme, négation de toute synthèse constructive, ne sauraient aboutir qu'à la rétrogradation tragique qu'est le termitisme totalitaire ou bolchévik. Car l'anarchie morale substitue inéluctablement la terreur et la corruption à la raison persuasive et à la foi. En effet, dans toute société, si rudimentaire soit-elle, il faut bien obtenir un minimum de concours. La conciliation de cette nécessité avec un maximum d'indépendance est la mesure de toute civilisation. Par cela même, aujourd'hui, celle-ci marque sa décadence.

L'intelligence et le sentiment lucides peuvent seuls

dépasser l'horizon restreint du *moi* présent et s'appliquer à défricher, à faire fructifier le champ immense — non pas illimité, mais dont les limites paraissent désormais ne devoir être jamais atteintes — du réel et de l'utile humains.

En dépit des préjugés courants, les choses physiques ne sont qu'une partie, la plus faible, la moins positive, de la réalité concevable dont les principaux caractères sont la généralité et la permanence. Or, si nos découvertes matérielles laissent loin derrière elles tous les prodiges puérils des imaginations pieuses, que sera-ce au social, où les possibilités sont beaucoup plus vastes, quand la synthèse positive établira enfin que c'est le vrai qui est le beau et que c'est l'utile qui est le bien ?

Dans ces pages, il ne saurait être question de ce que peuvent avoir de probables ou d'in vraisemblables les fables théologiques. On ne cherchera pas à détourner les simples des féériques fantasmagories, d'ailleurs momentanément salutaires à qui les réalise sincèrement. La positivité ne sacrifie pas le but humain de l'ordre aux moyens aléatoires.

Au surplus, c'est la direction spirituelle, où elle est en défaillance, qu'il faut tonifier. C'est la tête qu'il faut recrébrer, c'est le cœur qu'il faut ranimer. La masse suivra. Elle ne demande qu'à suivre. « En vertu de leur complication supérieure, dit Comte, et par suite aussi de leur plus intime contact avec l'ensemble des passions humaines, les questions sociales devraient, encore plus scrupuleusement que toutes les autres, rester concentrées chez un petit nombre d'intelligences d'élite, que la plus forte éducation préliminaire, convenablement suivie d'études directes, aurait graduellement préparées à en poursuivre avec succès la difficile élaboration. »

Surtout dans l'affreux désarroi présent des sentiments et des idées, il n'appartient qu'au sociologue de recon-

naître les principes constitutifs d'une direction et d'une propulsion régénératrices. Le dédain de toute théorie, de toute doctrine générale, de la sociologie surtout, décèle, outre l'idiotie en germe, la paresse mentale, la phobie du positif qui discipline et oblige et un pervers penchant pour les divagations aussi faciles que profitables.

Une spiritualité effective ne se fondera plus que sur le démontrable, le positif. D'ailleurs, ce ne sera que le même humanisme et de plus en plus œcuménique, qui s'affirmera par là. Ainsi les théistes attardés, mais ayant le sentiment de l'ordre et de ses nécessités pressantes, contribueront à la refonte des opinions et des mœurs qui sauvera le monde sombrant dans un abject matérialisme. Dieu n'est-il pas une préfiguration, symbolique ou non, de l'unité humaine ? C'est pourquoi les métaphysiciens, les révolutionnaires, les scientistes et les pseudo-rationalistes sont au fond bien moins disposés que les croyants intelligents et sincères à rompre les liens qui les rattachent encore à la théurgie, à la magie et aux mythes des premiers âges.

Aujourd'hui, la véritable solution à la « Crise », le nœud de « l'immense question de l'ordre » est là, rien que là, dans la reconstitution d'une spiritualité, positive cette fois, c'est-à-dire définitive. Tout ce que nous ferons ou tenterons de faire pour éviter ou différer cette solution, nous en éloigne, soulève des difficultés plus graves.

Entre toutes les autres nations, la France est d'abord un élément capital de la positivité. Son destin est lié aux efforts héroïques qu'elle tenta toujours d'accomplir en ce sens. Jadis, fille aînée de l'Église, elle doit devenir l'initiatrice de la doctrine salvatrice.

Ainsi, le catholicisme se perpétuera et se réalisera toujours plus complètement, par delà la contingence des allégories éphémères, dans un syncrétisme total.

Comprenons bien aussi qu'il y a autant de bigoterie étroite, irréligieuse chez les Sans-Dieu soviétiques que chez les piliers de sacristie. Le crétinisme bestial n'a pas deux natures. Ni le pharisaïsme.

Même les ignorances et le fanatisme, on ne les persécute pas sans consolider l'erreur et exaspérer la haine et la révolte. C'est ce qui a toujours fait la faiblesse congénitale des doctrines indémonstrables. Liberté spirituelle d'abord.

Il est nocif de débattre éternellement des problèmes qui ne comportent aucune vérification. Non plus de la véracité des multiples révélations. Où la foi est tout, où le subjectif n'a plus de bornes, la discussion ne peut qu'accentuer les antagonismes et exaspérer l'orgueil des individualismes destructeurs. Une des supériorités essentiellement religieuses du relatif positif, qui atteste sa propension organique à l'unité, jusqu'ici poursuivie en vain, c'est son syncrétisme qui lui fera toujours considérer avec la même compréhension sympathique les étapes de l'humanité qu'ont marquées de leur génie, entre autres les grandes figures des théocrates chaldéens, assyriens et égyptiens, et Vyâsa, Zoroastre, Moïse, Cakya-Mouni, Confucius, Jésus, saint Paul, Mahomet, etc...

Négligeant les spécieuses et fragiles rectifications de l'érudition exégétique et surmontant le niveau assez bas du pragmatisme utilitarien ou profitarien, on ne retiendra donc que la puissance sociale des doctrines et des Églises. Là seulement sont les titres authentiques. Et ceux du catholicisme, de tous, sont sans conteste les plus éminents. Or, c'est précisément parce qu'elle fut la plus pénétrée de relativisme humain que l'Église put ébaucher l'unité partielle de la chrétienté au moyen âge.

Pourtant, il faut bien s'y rendre : les fabulations mystiques ne soutiennent plus la foi agissante. La sève est tarie. Il n'y a plus qu'automatisme, superstitions, simu-

lacre, flaccidité de sentiment éthique, égotisme ou stupidité politique.

La misère humaine n'acceptera plus jamais de se laisser bercer par les vieilles et puériles chansons qui l'endormaient jadis, dans les merveilleuses promesses des béatitudes de l'au delà. Dès lors, rien ne freine plus l'ignoble sédition de l'instinct. Tout la provoque et l'excite. Idiotisées par la métaphysique démocratique et rationaliste, les foules aveugles minent, sapent et vont définitivement ruiner rapidement ce que l'humanité, durant des millénaires, a laborieusement édifié.

On conviendra sans réticence que les concepts qui ont amené cette tragique situation, qui, en tout cas, n'ont pu la dominer assez, ne sauraient y remédier. C'est aux principes positifs, toujours vérifiables, relatifs et par cela même universels, qu'il appartient de rétablir la hiérarchie normale, sociale des motifs, des mobiles, des désirs, de substituer partout les devoirs aux droits, d'organiser le dévouement. Ce qui sera fonder l'ordre humain sur des bases inébranlables parce qu'organiques, indéfectibles.

Le mal de ce temps est dans tout ce qui disperse, divise, oppose : la revendication incessante du nombre, la fébrile poursuite des biens matériels, de l'argent, l'imbécile ostentation, la domination. « L'orgueil, dit Comte, nous divise encore davantage que l'intérêt. L'habitude de la soumission constitue la première condition de l'ordre. » Et elle n'est sincère et durable que volontaire. Or les absolus, les mythes, issus de l'égoïsme, ne sauraient faire s'accorder l'homme avec soi-même non plus qu'avec les autres, ni modérer les appétits, ni réprimer l'insubordination. « La véritable unité, dit encore Comte, consiste à lier le dedans et le relier au dehors. » Office exclusivement spirituel.

La religion régénératrice s'érigera sur les décombres

des absolus, des fictions invérifiables. Mais nous devons reconnaître cependant, avec le fondateur de la sociologie, que « l'absolu constitue le vice radical de l'esprit métaphysique, encore plus que de l'esprit théologique, où la destination pratique rectifie les aberrations théoriques. Rien ne peut mieux distinguer la raison positive que sa complète relativité, plus antipathique aux métaphysiciens qu'aux théologiens ».

Le théologisme n'est qu'une maladie de croissance qui devient mortelle quand elle s'attarde outre mesure, et surtout pour la fonction religieuse. D'ores et déjà, la religion, dans sa plus haute expression sociale, ne saurait être que positive, étant reconnu que l'union et l'unité ne résultent que des indestructibles réalités sociales. Que nous le regrettions sottement ou non, il faut s'y rendre. Ou périr.

Le soviétisme, le nazisme, le fascisme, voire la déliquescence démocratique ne sont que de présomptueuses tentatives pour éluder le dilemme. Et d'autant plus que le temporel est indissolublement lié au particulier et au temporaire. Pas de totalitarisme matériel, pas de catholicité absolue. Le césarisme et le théisme n'ont plus, dans la société moderne, aucun pouvoir d'unification. Au contraire.

Certes, j'ai assez conscience de mes limites et de l'emprise des divagations ambiantes pour ne plus nourrir l'illusion de faire triompher le bon sens. D'autant que, dans cet incomplet aperçu, je ne manquerai pas de déroger aux décrets arbitraires d'une dialectique et d'une logique d'école pour ne rien céder du positif et du vital. Le propos de ces brèves notations est surtout de stimuler la méditation.

Ce nonobstant, il sied de reconnaître impartialement qu'en France l'Église représente encore un vestige du pouvoir moral de la latinité. Ce pouvoir qui fut grand

dans une civilisation à ses débuts ne s'est affaibli et dénaturé, au cours des cinq derniers siècles, qu'en fonction de l'indigence sociale de son principe fondamental.

La tentative de réaction spirituelle de François d'Assise avorta et la révolution de Martin Luther, visant d'ailleurs à une régression théologique, resta essentiellement temporelle. Cependant que son contemporain, le grand Ignace de Loyola, devait échouer également dans sa géniale entreprise de rétablir la papauté avec tout son prestige et sa puissance par plus de positivité, c'est-à-dire, d'abord, en évitant mieux la confusion du spirituel et du temporel. Les résultats lamentables de si magnifiques efforts nous enseignent que toute action en dehors ou à contre-sens de l'évolution spirituelle, si bien précisée par Comte (loi des trois états), n'aboutit jamais qu'à multiplier et à grossir les sources torrentielles du désordre.

L'héroïsme, le génie et la sainteté individuels ne sauraient modifier profondément et durablement les conséquences, bonnes ou mauvaises, d'un principe donné. Donc, tout ce qui fut a été nécessaire dans l'ensemble, et surtout ce qu'on prend subjectivement, égocentriquement pour le mal. Par exemple, de tout temps, la guerre et, présentement, la Crise.

La négation, dont le corollaire n'est pas une affirmation plus positive, est impie. Métaphysiciens et révolutionnaires s'avèrent aussi stupides que malfaisants de s'acharner à démolir le vieil abri humain, si délabré soit-il, sans détenir les matériaux qu'il faut pour en édifier un meilleur.

II. L'IRRÉLIGION ACTUELLE DU THÉOLOGISME

La plus humaine, la plus haute des religions révélées fut certainement le christianisme. Son inestimable bien-

fait fut une systématisation morale, nécessairement et malheureusement incomplète. L'empire planétaire du social qui s'étend maintenant bien au delà de ce que pouvait embrasser l'ancienne cosmogonie, y compris la Cité céleste, accuse les graves déficiences inhérentes à la nature absolue des dogmes non vérifiables.

« Quand même, dit Auguste Comte, notre constitution cérébrale permettrait davantage la prépondérance de nos meilleurs instincts, leur empire habituel n'établirait aucune véritable unité, surtout active, sans une base objective que l'intelligence peut seule fournir. » Et le penseur le plus religieux qu'il ait eu jusqu'ici en infère d'autre part : « Aujourd'hui, les considérations d'égoïsme sont sans aucun frein, et il en résulte l'absolue nécessité, quoique bien déplorable, de la corruption, pour régir des individus inaccessibles à toute idée morale dans leur conduite. Ce triste état durera nécessairement jusqu'à ce que de nouvelles doctrines sociales aient rétabli un moyen de ralliement propre à subjuguier les esprits actuels, condition que les doctrines théologiques sont désormais incapables de remplir. » La démocratie, qui est essentiellement le régime de la corruption généralisée, a ses racines dans le théologisme finissant.

Humainement, le Décalogue reste lacunaire. Il ne s'élève pas jusqu'à l'altruisme. N'embrassant pas tout le mental, il se prête à trop de spécieuses dérogations et favorise l'égoïsme habile ou conformiste. Certes, la casuistique, atténuation de l'absolu, pourrait faire sa part aux sentiments sociaux. Malheureusement, Pascal nous a montré que ce chemin de velours n'est pas ouvert pour un but de libération mais pour un moyen de domination temporelle.

Malgré les immenses services qu'elle a rendus dans le

passé et qu'elle rend encore en contenant les impulsivités bestiales, cette admirable systématisation morale du christianisme s'avère pourtant défectueuses étant indifférente, sinon hostile à la socialité. Ainsi, dans son ouvrage, *Les Religions révélées*, M. Henri Roger nous en fournit cet exemple : « Les quelques hommes supérieurs canonisés par l'Église ont presque tous appartenu à des ordres religieux. Jamais les savants, les philosophes, les philanthropes qui ont contribué au progrès de l'humanité, qui ont diminué ses souffrances ou accru son bien-être, quelle qu'ait été la beauté morale de leur existence, n'ont été considérés comme des saints. Pour obtenir une place dans la hiérarchie céleste, la vertu ne suffit pas : il faut avoir accompli des miracles. Cette croyance au miracle constitue une lourde entrave à l'évolution de l'Église catholique. Pour sanctifier certains hommes, il a fallu surcharger leur existence réelle de faits légendaires ; il a fallu diminuer la grandeur de leur vie humaine pour faire ressortir leurs actes surnaturels. Si Jeanne d'Arc a pu être canonisée, c'est qu'en 1909 et 1910 elle a prouvé sa sainteté en guérissant deux malades. »

Contrairement aux astucieux propos de la casuistique comme aux sordides calculs d'une bourgeoisie âprement profitarienne, une religion ne fait preuve de vitalité, elle ne remplit son office que par l'influence utile qu'elle exerce sur les parties compréhensives, affectives et nobles de l'homme. Et c'est dicter à qui dirige les plus impérieux devoirs. Somme toute, c'est pour l'élite surtout qu'il faut une religion. En s'abêtissant, en se démocratisant, le christianisme accuse sa déchéance. Mais le peuple ?... Il sera toujours docile à l'exemple directeur beaucoup plus qu'aux exhortations hypocrites et aux spécieuses démonstrations.

Montaigne signalait déjà les insuffisances sociales du christianisme : « Notre zèle fait merveille quand il va seconder notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la destruction, la rébellion ; à contre-poil vers la bonté, la bénignité, la tempérance... Notre religion est faite pour extirper les vices, elle les couvre, les nourrit, les incite. » C'est que les touchants préceptes évangéliques ne peuvent assez réprimer l'individualisme fondamental des songes confus sur l'au delà.

Dans son beau livre, si mal intitulé *L'Irréligion de l'avenir*, le philosophe M. Guyau relève judicieusement ceci : « C'est la *crainte physique, timor*, ce n'est pas le *respect moral* qui a fait les premiers dieux... La Bible a beau dire que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, la moralité ne commence vraiment que là où la crainte cesse, la crainte n'étant, comme dit Kant, qu'un *sentiment pathologique non moral*. »

Outrepasant le social, détruisant l'ordre naturel, l'omnipotence divine est immorale. « L'Église, écrit M. Henri Roger, veut qu'on commande à la nature en s'insurgeant contre elle. Elle prêche la révolte contre l'organisation du monde... Afin de satisfaire nos appétits et nos désirs, de seconder nos haines, de favoriser nos luttes, afin de nous donner des avertissements, de nous envoyer des récompenses et des peines, Dieu changerait constamment la marche de l'univers. » De plus, ne voit-on que toute notre anarchie présente procède des mêmes rêveries pernicieuses. Nos utopistes subversifs croient aussi à la toute-puissance légale ou révolutionnaire de leur absolu.

Il n'y a nullement lieu d'être surpris que ce soit dans la contrée la plus réellement irréligieuse du monde, la plus dénuée de toute spiritualité, la plus candidement

amorale, aux États-Unis, que les églises chrétiennes voient s'accroître leurs fidèles et le pays ses banqueroutiers et ses gangsters.

Quand les Soviets divinisent Lénine et les Boches, Wotan, ils ne s'insurgent que contre le Décalogue et sa règle. Ils ne s'en prennent qu'à la systématisation morale du christianisme, à sa positivité initiale. Cela même qui, pour les dévots aussi, est négligeable. Tel, Ludendorff qui se déclare athée, antichrétien tout en évoquant les esprits... Propagation aggravante de l'absolu mystique.

Le fastueux paganisme du Vatican se sent naturellement plus près du sauvage paganisme hitlérien que du sage positivisme de Comte.

De L. Feuerbach : « S'il est un être qui répare les maux que je fais aux autres, ou que je laisse subsister en raison de ma confiance en un dédommagement divin, pourquoi chercherai-je à les empêcher ou à les détruire par mes propres forces ? Dieu est la consolation du malheur, de la pauvreté, mais aussi la sécurité de l'abondance et du superflu ; l'aumône du mendiant, mais aussi l'hypothèque de l'usurier ; le lieu de refuge des persécutés, mais aussi le rempart des persécuteurs, qu'ils le soient justement ou injustement, directement ou indirectement... Quand je crois, comme doit le croire un chrétien, que les malheurs de l'homme sont la volonté de Dieu, des épreuves qu'il nous envoie pour notre salut, comment pourrai-je ne pas vouloir ce que Dieu veut ? Le plus mauvais compliment qu'on puisse faire à la religion lui est donc fait par les politiques lorsqu'ils soutiennent que sans elle aucun État n'a pu et ne pourra jamais subsister. » Mais l'erreur des politiques, comme de Feuerbach d'ailleurs, c'est de con-

fondre religion et théisme, la substance et la forme d'un jour.

Erreur totale de penser que la religion est nécessairement théologique, qui est tout simplement sa maladie de croissance. Si cette phase inéluctable d'abord a paru être favorable à l'éclosion du sentiment social, elle lui est devenue de plus en plus contraire à mesure que le régime mental des lois se substituait à celui des volontés s'imposait aux sociétés de plus en plus complexes et étendues.

Il n'est rien qui ne procède de quelque chose. La filiation dans les idées est aussi inflexible que dans les faits. Dans le théologisme épuisé, il est facile de déceler l'origine de l'individualisme, de la fièvre revendicative et de la démagogie.

« En théorie, remarque Feuerbach, les dieux sont les maîtres de l'homme, mais seulement pour en être, en fait, les serviteurs. » C'est ce que clamait le Psalmiste : « Dieu fait ce que désirent ceux qui le craignent. » Et Martin Luther : « Les croyants gouvernent à leur gré la divinité... Là où est Dieu, là doivent se trouver tous les biens, tout ce qu'on peut désirer. » Et aussi le Coran, parlant du séjour des Bienheureux au Paradis : « Tous leurs désirs seront comblés. » Pareillement, nos abominables politiciens, nos communistes, tous les chiméristes, sincères ou non, s'évertuent vilement à provoquer les désirs inconsidérés des masses en faisant complètement abstraction de la réalité sévère, saine des choses qui sont et de l'utilité sociale. Et c'est bien là le principe de notre affreux désordre, de la corruption généralisée, de tous les conflits et des calamités consécutives.

Hypnotisé dans la contemplation des béatitudes éternelles ou abruti par la terreur de l'enfer, comment le dévot serait-il vraiment sensible à ce qui ne se rapporte à lui qu'indirectement, collectivement, aux considérations positives de ces grandes utilités humaines, de ces essentielles positivités : la patrie, la société, l'ordre ? Il n'y attache quelque importance que par illogisme vital et lorsque sa foi vacillante cède enfin au sentiment social, au relatif, c'est-à-dire à l'intelligence.

« Ce que l'homme ne peut supporter, dit D.-F. Strauss, contre quoi son esprit se révolte, c'est cette indifférence de la nature, qui se présente à lui comme un être qui lui est étranger et auquel il est étranger, qui ne fait rien de lui et dont lui-même ne peut rien faire. Il ne peut se sauver de la nature qu'en pénétrant en elle ; et elle ne peut être inhumaine si elle est semblable à un être humain. » Peur, souci de mieux être, voilà d'où ont surgi les dieux. Par là, on voit comment le théologisme spontané s'oppose au social. Celui-ci ne se développe que dans la mesure où celui-là s'épuise.

Mais, dira-t-on, pour le véritable fondateur du catholicisme, pour saint Paul, la religion n'est-elle pas charité, amour ? Oui, mais limités aux seuls fidèles. Comme en témoignent ces paroles atroces que le bolchévik et le nazi le plus haineux ne prononceraient pas : « Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger, car ce sont des charbons ardents que tu amoncelleras sur sa tête. » Ainsi, s'indigne le doux Guyau, « on fait de Dieu l'ouvrier de sa propre vengeance et on allume l'enfer pour les autres avec sa propre charité. Cette note d'indélébile barbarie, qui éclate au milieu des paroles les plus aimantes, ce retour offensif de l'instinct animal de vengeance transporté à Dieu, montre le danger de l'élément théologique introduit dans la morale de l'amour. » Mais

quel noble orgueil, quelle haute certitude cela ne dispense-t-il pas à l'esprit positif !...

Ce discord final entre le social, qui est proprement le religieux, et le théologique, un R. P. jésuite, M. Xavier Moisant, l'a reconnu franchement dans son livre, *La Psychologie de l'Incroyant* : « L'ascète le plus mortifié du christianisme ne peut, sous peine d'encourir le titre d'hérétique, se détacher tellement de lui-même qu'il renonce, en aucun cas, à son éternelle félicité ; et l'apôtre le plus actif considérera toujours comme son intérêt principal le salut de son âme. Dans la seule hypothèse où un seul mensonge pourrait sauver le monde, il préférerait la pureté parfaite de sa conscience et l'entière observation de la loi divine au salut du monde. » Cet égotisme ingénu se retrouve, dépouillé de ses couleurs spirituelles, moins sublimé, dans l'individualisme métaphysique et révolutionnaire dont meurt la civilisation occidentale. C'est que cela a produit ceci. Paradis ou profit, « droits » démocratiques ou salut surgissent du même égoïsme, émanent de la même déviation morale. Pour un croyant, comme le dit M. Moisant, « l'altruisme aboutit au mépris théorique de soi et des autres ». Et l'être collectif, concret, n'existe pas : il n'y a que l'individu abstrait. La patrie, par exemple, étant un altruisme religieux qui oblige à un certain oubli de soi et des autres pour le développement et le salut de l'ensemble, réalité permanente, ce n'est jamais que conditionnellement qu'un vrai croyant la servira. D'abord, le ciel, — la fiction. Et l'*ego*, — l'abstraction.

Esprit éminemment positif et d'une vaste ampleur, Charles Maurras, devait naturellement s'attirer l'anathème du Pontificat le plus oublieux de sa mission, le moins positif de l'histoire. « Le commerce mystique, écrit-il de sa plume de diamant, inspire le scepticisme

en spéculation, comme en pratique la révolte : il persuade que l'éternelle force divine dicte tout jugement insuffisamment motivé et inspire les appétits qui contredisent à la règle. Tel est le multiplicateur immense qu'ajoute l'idée de Dieu au caprice individuel : accru à l'infini, multiplié par l'infini, chaque égoïsme se justifie sur le nom de Dieu et chacun nomme aussi divine son idée fixe ou sa sensation favorite, la Justice ou l'Amour, la Miséricorde ou la Liberté. Il ne devrait y avoir qu'un cri parmi les moralistes et les politiques sur les dangers de l'hypocrisie théïstique. Si, pour un instant, elle donne à chaque individu quelque ardeur et quelque ressort, ce n'est qu'une apparence ; cette passagère excitation de l'orgueil ne vaut pas les maux qu'elle fait, puisqu'elle décompose et dissout tous les éléments de la communauté des hommes, non seulement l'État et ses modes divers, mais aussi la science et jusqu'à la pensée. »

L'agitation paranoïaque des « rouges chrétiens », la figuration de l'emblème bolchéviste sur la croix scandalisent quelques croyants qui, illogiquement, ne sont pas dépourvus de tout bon sens. Ce n'est pourtant que l'indice d'une rétrogradation théologique, comme le fut la Réforme et comme l'est le théïsme révolutionnaire. A la vérité, le pur christianisme des évangiles est là, rien que là. Et dans la pernicieuse métaphysique des Droits de l'homme.

Les appels de la foi en Dieu ne trouvant d'accent que dans l'utopie évangélique susciteront désormais ceux à la Révolution. Mythisme et théïsme sont liés, encore que ce soit pour se combattre à mort.

Ainsi que les rédacteurs de *l'Humanité* et les orateurs

bolchéviks, les Pères de l'Église fulminaient contre les riches. C'était cultiver l'envie démocratique, le plus virulent ferment de décomposition, Guyau le signale : « Le christianisme renferme implicitement dans ses principes le communisme. » Et partant, comme chez les communistes actuels, toutes les séditions individualistes.

Ne disons plus : la démocratie, Dieu *et* la Patrie ; mais *ou*. Pour la démocratie, depuis Aristophane, Démosthène, on le sait de reste. Pour Dieu, une Déclaration de la Fédération des socialistes chrétiens me dispensera d'autre démonstration. (Ces chrétiens sont d'ailleurs parfaitement dans l'esprit des Évangiles en faisant bon marché de la Patrie, c'est-à-dire de l'Humanité, et en légitimant « l'objection de conscience ».) Voici donc ce texte significatif : « Nous sommes des révolutionnaires, parce que nous n'acceptons pas le « monde » présent, antichrétien par son esprit et par ses institutions, et voulons le transformer jusque dans ses fondements... Nous voulons rappeler aux uns et aux autres que les chrétiens, et même les ecclésiastiques, de toutes les églises sont nombreux au sein de l'Internationale ouvrière socialiste et que cette réalité constitue la meilleure preuve par les faits de l'harmonie existant entre le christianisme et le socialisme... » Plus particulièrement du côté catholique, il va sans dire, mêmes tendances subversives au fond, encore que se manifestant plus prudemment, avec moins de sincérité candide. Il n'est que de lire les *Croix*, *l'Aube*, *Sept*, *Esprit*, la *Vie catholique*, la *Vie intellectuelle*, les *Semaines religieuses*, etc., pour s'en convaincre. Ces absolutistes ne peuvent vraiment faire quelque concession à l'idée positive de la patrie que pour la mieux subordonner à leurs fictions.

Les Évangiles comme le Catéchisme n'ont rien à voir

avec le civisme spirituel. Quand ils affectent d'être plutôt favorables à l'État, et le pire, ce n'est que pour s'en assurer l'appui. Et cela est marquant en un temps où l'État, démocratisé, maçonnisé, est naturellement l'ennemi de tout sentiment social contraire au syndicat d'intérêts privés et de pillage qu'il est surtout.

En 1848, Montalembert, libéral pourtant, disait : « Je suis inquiet du clergé. Peut-être n'avez-vous pas lu les discours de certains curés de Paris, qui ont qualifié Notre-Seigneur Jésus-Christ de divin républicain. C'est toujours le même esprit, l'adoration de la force servile et du pouvoir vainqueur. Malheureusement, cet esprit gallican se complique et s'envenime par les tendances démagogiques qui ont infecté le clergé à un degré que je ne soupçonnais pas. »

Et *l'Action française* qui vient de faire cette citation ajoute : « Le mois dernier, dans la salle des Jeunesses républicaines, 10, rue Dupetit-Thouars, la Fédération des socialistes chrétiens donnait une réunion à laquelle ont pris part, avec M. Maurice Laudrain, l'abbé Violet, l'abbé Basch (objecteur de conscience), le pasteur Jézéchiel, le R. P. Delorme, des Frères prêcheurs. Au fond de la salle se déployait un immense drapeau rouge avec une croix verte où la faucille et le marteau remplaçaient le Christ. » Aussi « le jeune clergé », paraît-il, et les « jocistes » (jeunesse catholique) adhèrent-ils en nombre au bolchévisme pieux de *Terre nouvelle*. Mais n'est-ce pas logique ?... Et bien plus que de contester « le ferment révolutionnaire », antisocial qu'élaborent les Évangiles quand « la sagesse sacerdotale » n'intervient plus pour rectifier les aberrations mystiques ; de même que de prétendre rétablir l'ordre sur des institutions et des principes qui finalement ont contribué à le défaire, notamment le démocratique profit capitaliste pour le

temporel et l'individualiste et anarchique théisme pour le spirituel.

Quand l'Évangile et les chrétiens révolutionnaires nous requièrent de « choisir entre Dieu et Mammon », ils oublient que Mammon, dès ses origines, a toujours été dieu. Démon, il est encore le contraste nécessaire de Dieu. On ne peut les disjoindre, pas plus le Mal que du Bien. Les absolus se confondent. En fait, ils ne s'excluent pas réciproquement. Ce n'est pas mystiquement, c'est positivement, quand on aura pleinement réalisé combien la cupidité, le profit sont absurdes et nuisibles au développement social, quand on aura su purifier les désirs par la prédominance du réel que l'homme renoncera au culte de Mammon comme à celui de toutes autres déités. S'émancipant de ses superstitions, il exorcisera tous les démons hostiles à l'humanité. C'est entre le divin et l'humain qu'il faut choisir, entre le fictif et le réel.

Par leur sincérité ardente, leur logique inflexible dans l'erreur, les socialistes chrétiens apportent leur pierre à l'œuvre de positivité. Ils nous font mieux discerner la réalité précise, humaine, de la rêverie confuse, désagrégeante. Service inestimable. Entre autres, ce qu'ils écrivent dans leur *Terre nouvelle* : « Le christianisme est éternel, alors que tout régime est transitoire... Le christianisme prétend représenter la Parole éternelle de Dieu, la réponse à l'angoisse perpétuelle de l'homme ; *il ne saurait donc jamais accepter de se laisser lier à aucun type particulier de civilisation.* Le christianisme est absolu, tout régime social est relatif. L'idéal chrétien est anarchiste et théonomique... » Évidemment, il n'a pu être d'ordre qu'aux temps des grands Pontificats qui avaient su faire une large part au positif.

Devenu impuissant à l'égard du social de plus en plus

étendu et complexe, le théisme ne peut que propager son principe pathologique, essentiellement individualiste et dissolvant. Il est désormais un des plus grands obstacles à toute action reconstitutive, et notamment au patriotisme. Le charme de l'extase mystique obnubile toute conscience du réel humain. Devant Dieu, les vrais fidèles sont les « chrétiens rouges », pacifistes, objecteurs de conscience, communistes, dont la cohue ne cesse de s'accroître avec celle des ahuris et des stupéfiés du profit et de la démocratie... Il n'y a plus que deux camps, disait Comte : « l'un, rétrograde et anarchique, où Dieu préside confusément ; l'autre, organique et progressif, systématiquement dévoué à l'humanité ».

A mesure qu'en s'affaiblissant elles deviennent moins efficaces socialement, les croyances monothéistes favorisent, parfois en s'y amalgamant, le retour aux plus grossières superstitions ancestrales, préhumaines, du paganisme et du magisme dont l'élément constitutif ne diffère guère de celui qui inspire les pratiques simiesques des dévots mondains ou fanatiques. Le mystère, le surnaturel, le merveilleux, qui ne comportent aucune règle mentale, engendrent fatalement toutes les aberrations. Ce qui subsistait encore de positif et de vraiment religieux s'effrite. Il ne reste plus que les gestes imbéciles d'incantation, de propitiation, et de conjuration que les masses animalement égoïstes ont tendance à dédier, plutôt qu'à un Dieu problématique et invisible, à n'importe quel fétiche, sorcier, mage ou démiurge de carrefour, dispensateurs d'amulettes et de fétiches. Car ils ont l'avantage d'exaucer les vœux saugrenus et sordides immédiatement et de n'exiger l'accomplissement d'aucun devoir. Mais cette régression de l'intelligence, il le faut bien reconnaître, a été amenée surtout par un théisme épuisé qui résiste désespérément, en rétrogradant, à l'action conjuguée du réel et de l'utile humains.

Spinoza l'avait dit : « Chacun, suivant son esprit, a imaginé une manière spéciale d'honorer Dieu, pour que Dieu le préférât à tous les autres et conduisît toute la nature au gré de ses désirs aveugles et de son insatiable cupidité. »

Tant qu'une religion indémontrable n'a pas atteint son extrême sommet, le point où fatalement elle descend, l'apostolat rayonne. Mais quand la foi s'affaiblit, quand son foyer s'éteint, le sacerdoce n'a souci que de maintenir le décor, l'aspect d'une puissance qu'il ne reconquerra plus et conséquemment l'adhésion machinale, traditionnelle, proprement irrégieuse, aux dogmes les plus absurdes. De là cette « politique » tortueuse du Vatican, le rassemblement de foules idolâtres à Lourdes, à Lisieux, etc... Il semble que ce qu'il y a encore d'intelligent, de vivant et de positif dans le christianisme soit précisément ce que les croyants redoutent le plus.

Étant inhumain, partant irréel, tout absolu est foncièrement anarchique. S'il affecte d'être social et d'ordre, ce n'est que momentanément et sous bénéfice d'inventaire, pour obtenir audience. On ne peut servir à la fois l'absolu et le social, le ciel fictif et la patrie réelle, le profit et l'utile, Mammon ou Dieu et l'Humanité. A tout le moins consciemment.

Nonobstant le communisme ingénu des Évangiles, le réel sens social a toujours fait défaut au christianisme. Même aux âges de la plus ardente foi. M. Félix Sartiaux, dans un livre fortement documenté quoique d'un parti pris excessif, *Foi et science au moyen âge*, nous le montre surabondamment : « Les gens d'Église n'avaient pas une politique plus douce que celle des laïcs ; les serfs d'Église n'étaient pas mieux traités que les autres. Évêques et

moines administraient leurs domaines aussi durement que les seigneurs et exigeaient les dîmes et les corvées avec autant de rigueur. Le plus grand nombre des révoltes de paysans se sont produites sur des terres ecclésiastiques ; le servage y a persisté plus longtemps que chez les nobles et chez les rois... Le christianisme médiéval est une religion de rites et de croyances. Le sentiment religieux des seigneurs, du peuple, des roturiers, des paysans et des serfs est souvent très vif ; mais ce n'est pas le sentiment religieux étroitement lié à ce qu'est devenu le sentiment moral dans nos sociétés policées. »

Le vice capital du théologisme, c'est d'être irréductiblement individualiste. Mais Comte reconnaissait que « la sagesse sacerdotale » avait su le rendre « empiriquement social ». Quoi qu'il en soit, le social ne se développe que par la conscience exigeante de l'utile et du réel. Il y faut la considération prééminente de l'ensemble et du général. Les primitifs, le populaire préfèrent le stupéfiant des fables, des contes merveilleux qui leur sont d'ailleurs plus accessibles et plus commodes. Ne les manipulent-ils pas au gré de leurs désirs et de leurs caprices ? C'est pourquoi sans doute la « sagesse sacerdotale » se mue présentement en politiquerie. Et, comme elle n'a plus à compter que sur de tels succès, — démocratique. L'héroïsme ne se manifeste que dans la ferveur sincère de la foi et la vigueur de la vitalité.

Dégagé malencontreusement de la « sagesse sacerdotale », s'attachant à des causes et à des fins imaginaires, confuses, et répudiant la connaissance précise des lois et des buts humains, le théologisme est devenu presque aussi irrégieux que l'athéisme matérialiste, étant en fait aussi dispersif.

Au demeurant, le théologisme ne prolonge une existence de plus en plus précaire que par des procédés temporels de plus en plus grossiers. Mais ce serait une erreur de supposer qu'en se dégradant il se puisse revivifier.

L'incohérence agitée dont témoignent présentement non seulement les croyants mais encore le clergé, montre assez, comme disait Comte, que « le théologisme est tellement épuisé qu'il se trouve non moins incapable de consacrer un pouvoir quelconque que de le discipliner ; il ne peut même éviter de compromettre ce qu'il s'efforce de protéger ». On le voit même, maintenant, rechercher la vassalité temporelle, soit de la force militaire ou financière, soit du succès de nombre. S'il est toujours vrai que « la religion qui laissa surgir la révolution occidentale ne saurait être invoquée pour la terminer », on ne saurait même plus lui concéder, avec A. Comte, d'être un rempart, si faible soit-il, contre l'anarchie.

Il semble qu'en disant « la piété oblige beaucoup, mais l'impiété plus encore », Goethe prévoyait ces temps d'une fausse piété, d'essence démagogique, piété que des sacerdotes croient stimuler par toute sorte de compromissions et de concessions. C'est ainsi que le théologisme prolonge son existence en faisant front avec les pires éléments de désordre. Dès lors, ce robuste étai de la civilisation qu'était l'Église fléchit et ne se maintient plus qu'en contribuant à ruiner ce qui fut sa raison d'être.

Si l'Église fut « un chef-d'œuvre de la sagesse humaine », elle ne le dut qu'à sa positivité. Et l'absolutisme inhumain auquel retournent les chrétiens démocrates, pacifistes et bolchéviks, disciples anachroniques et trop fidèles des Évangiles, est un signe non équivoque de dégénérescence. Comme l'infantilisme.

Le déclin du théologisme, soit en profondeur, soit en surface, devait nécessairement concourir à l'extension du désordre mental à laquelle nous assistons. L'attitude, les simagrées ne suffisent pas. La dévotion n'est pas la foi. « Lorsque la croyance à une puissance extérieure se trouve incomplète et chancelante, dit encore Comte, les plus purs sentiments n'empêchent pas d'immenses divagations ni de profondes dissidences. »

Un des plus grands obstacles au perfectionnement, c'est que les organes résistent obstinément aux mutations que dicte la modification des fonctions. Les faits ayant convaincu notre « plus grande autorité morale », l'Église, qu'elle ne pouvait plus se dépasser et conséquemment que l'universalité lui était interdite, elle a cherché, dans sa subalternisation à l'internationalisme démoploutocratique, l'illusion de la puissance pacifiante. Ainsi s'explique la « politique » du Vatican, la trahison des clercs et l'anarchie spirituelle qui sévit sur le monde.

Non plus qu'un fleuve desséché, une foi qui périlite ne peut se revigorer en remontant à sa source tarie. Au contraire, les éléments qui l'ont épuisée ne cessent de se fortifier en se nourrissant de sa substance.

L'Église, « la plus haute autorité morale du monde » ? Sans doute. Mais il le faut déplorer, car l'anarchie présente atteste qu'il faudrait une autorité beaucoup plus haute, c'est-à-dire moins contestée et moins contestable.

Sur son déclin, le théologisme ne sollicite plus qu'une dévotion automatique. Celle-ci ne saurait suppléer le dévouement social, seul vraiment religieux. Quand, exceptionnellement, elle paraît le favoriser dans ce qu'on nomme les « œuvres », elle le déshumanise et parfois jusqu'à le rendre odieux.

S'il y a affluence dans les églises des quartiers riches, c'est un peu parce qu'il est « chic » d'y paraître, et beaucoup parce que cela simplifie le minimum de devoirs que la conscience la plus obscure est obligée de se reconnaître. Finalement, ceux qui y communient avec ferveur ne sont certainement pas plus nombreux que dans les églises désertées des quartiers ouvriers. S'il en était autrement, le profitariat bourgeois serait moins féroce. Ce qui meurt, si grand qu'il ait été, ne prolonge son agonie que par ce qui achève de le consumer.

Par conformisme ou routine, mode, snobisme, imitation grégaire, déficience mentale, aboulie, pour marquer et consacrer un rang auquel sont attachés des satisfactions de sottes vanités et de substantiels privilèges, une prétendue élite, ayant au fond une médiocre opinion de la valeur morale de son exemple, croit devoir faire donner à ses enfants un rudiment d'éducation théologique, sans sincérité et trop superficielle pour être efficace. Ensuite, l'Université, dispensatrice des diplômes alimentaires, est chargée de compléter, par une instruction psittaciste, taylorisée et standardisée, cette formation terriblement insuffisante. Lors même que certains sujets, moins dénués que d'autres, parviennent à ingurgiter quelques connaissances spéciales, celles-ci ne nourrissent qu'un matérialisme obtus, le plus abject. Il semble que l'Église et l'Université rivalisent ici à qui ruinera le plus complètement toute spiritualité, tout sentiment social.

Quand une religion n'est plus capable d'imposer ses devoirs essentiels à une classe dirigeante qui n'a plus que l'obsession du profit et du parasitisme, l'une et l'autre sont irrémédiablement condamnées, et l'une par l'autre.

Comme les gants et le frac sont toute la distinction

de ceux qui ne peuvent en avoir d'autres, les simulacres de la dévotion sont toute la religion mimétique des parasites. En joignant à ce grotesque snobisme et à ce sordide pharisaïsme une obscure hantise de l'enfer. Sous cet aspect, on apprécie vraiment ce que Jouffroy nommait « la joie de ne pas croire ».

Certes, les humbles peuvent encore croire sincèrement, en toute innocence, puisqu'ils réalisent ainsi la seule concentration à leur portée. « Le faux, dit fort bien M. Guyau, l'absurde même a toujours joué un si grand rôle dans les affaires humaines qu'il serait assurément dangereux de l'en exclure du jour au lendemain : les transitions sont utiles, même pour passer du jour à la lumière, et l'on a besoin d'une accoutumance même pour la vérité. » Certes. Mais les superbes, les pontifes ?... Il ne suffit pas de faire la bête. Ou de la diplomatie. On ne finasse pas avec ce qui est, ce qui ne peut ne pas être.

La naïve croyance au divin, quand elle est spontanée, vivace et pure, est toujours anthropomorphique. En méconnaissant la primauté de l'humain, on outrage Dieu, on s'oppose à son universalité. Et c'est ce que fait la superstition.

Renan a écrit : « Dites aux simples de vivre d'aspirations à la vérité, à la beauté, à la bonté morale, ces mots n'auront pour eux aucun sens. Dites-leur d'aimer Dieu, de ne pas offenser Dieu, ils vous comprendront à merveille. Dieu sera toujours le résumé de nos besoins supra-sensibles, la catégorie de l'idéal... » Mais Renan était esclavagiste. Et son scepticisme invétéré égarait parfois son entendement. Aujourd'hui, il n'y a plus de « simples » ni d'aristes. Le nombre est tout. Et les mythes, par quoi l'ignorance populaire supplée Dieu, ne

sont que les représentations de la bestialité triomphante et la catégorie de l'ignoble.

En France, le christianisme, encore qu'ayant achevé son rôle religieux, pourrait exercer une action utile de préparation à la discipline positive, par exemple auprès de tant d'êtres rudimentaires, des femmes émotives, surtout de ces petites brutes trop chéries que sont les enfants. Ce serait les préparer à gravir les premiers degrés d'humanité. Parmi les ecclésiastiques, et les meilleurs, ceux qui doutent et ne savent plus bien où se prendre, beaucoup réussiraient dans cette belle et utile tâche. Et d'autant plus qu'ils s'y consacraient plus complètement, sans se préoccuper d'un apostolat dont ils savent mieux que d'autres le lamentable aboutissement. Ils y trouveraient l'apaisement de leurs angoisses en montrant ainsi que leur Dieu peut encore servir la Patrie et l'Humanité. Pour s'en convaincre, il n'est que d'évoquer en ce sens l'œuvre magnifique à laquelle se vouent nos missionnaires aux colonies.

Ce n'est pas par la révélation des origines divines — les dieux passent ; mais par son utilité sociale — l'Humanité demeure — que la foi rayonnera de nouveau.

Une doctrine se juge au sentiment de l'ordre (essentiellement antidémocratique de subordination des parties à l'ensemble) qu'elle engendre et cultive. Jusqu'ici, ce fut le sacerdoce catholique qui sut le mieux extraire de l'anarchisme théologique l'élément coordonnateur indispensable. Malheureusement, ce rôle spirituel devient toujours plus exigeant, et les personnages qui devraient le remplir toujours plus « temporels ».

Qui s'absorbe dans la contemplation de ce qu'il prend pour son âme, fût-ce en sublimant son égotisme ané-

thique d'hallucinations célestes, celui-là ne peut considérer comme il convient les réalités disciplinantes, cohésives et organisatrices que sont la Cité, la Société, l'Humanité. Mais, de plus en plus, on ne les méconnaît pas impunément. Aussi, amené à constater la vanité et la nocivité sociale de ses chères rêveries, le croyant ne laisse pas d'être ravagé par l'anxiété du doute. D'aucuns cherchent alors dans l'automatisme imbécile de pratiques méticuleuses et dans leur fanatisme une quiétude qui les fuit toujours. Car l'homme est toujours présent pour leur rappeler leur trahison intéressée. Seuls, les médiocres et les pires se satisfont de leur torpeur d'esprit, bien que les asiles d'aliénés en recueillent quelques-uns et que les plus sincères d'entre eux, à la dévotion, joignent le dévouement positif, c'est-à-dire la charité. Ayant conquis la prééminence par sa positivité, c'est par ce qu'il en peut supporter que le christianisme conserve encore un reste de religiosité.

Il n'est pas de croyances indémonstrables et absolues qui puissent s'universaliser. « Dès le XI^e siècle, écrit M. Henri Roger, bien des hommes avaient perdu la foi. Il ne pouvait en être autrement, puisque la cour de Rome donnait l'exemple. Des papes, des cardinaux riaient ouvertement des dogmes, des mystères et des miracles. Philippe le Bel fit affirmer par quatorze témoins la réalité du mot célèbre attribué au pape Boniface VIII : « Que de bien nous a fait la fable du Christ ! » Et M. Félix Sartiaux : « Le système de la foi a présenté à toutes les époques, mais surtout à partir du moment où les influences du dehors se sont davantage exercées, de larges lézardes et de profondes fissures. De nombreuses hérésies ont rejeté des dogmes fondamentaux, nié l'inspiration divine de l'Ancien testament, remplacé le Nouveau par des renaissances du messianisme. Il est impossible de savoir jusqu'à quel point des clercs, des prêtres,

de hauts prélats, des seigneurs ont poussé l'incroyance : pendant longtemps les gens d'Église ont été les seuls à écrire, ils ont écrit, remanié et conservé ce qu'ils ont voulu. Les témoignages d'incrédulité commencent à se multiplier à partir de la fin du XII^e siècle, à la cour de Frédéric II, chez les épicuriens, chez les averroïstes, qui contestent les miracles et les légendes, contredisent les dogmes, traitent la théologie de fable, nient la spiritualité, l'immortalité de l'âme et les rétributions éternelles. L'Église en a triomphé par la contrainte, par l'excommunication, par les interdits, qui frappaient les récalcitrants dans leurs intérêts, par une puissante organisation inquisitoriale et répressive. Elle n'a vaincu les résistances les plus acharnées et les plus massives qu'en les faisant écraser. Cette politique forte a dressé une digue puissante contre le débordement des croyances et du mysticisme ; elle a canalisé les superstitions. Puissance mondaine, appelée sans cesse à transiger, imposant un agrégat très compliqué de croyances, l'Église, après l'avoir d'abord intensifié, a, dans l'ensemble, modéré et dilué le sentiment religieux, dont les élans étaient pour elle plus dangereux que l'incroyance. Ses actes d'intolérance ont été, en général, beaucoup plus des actes de gouvernement que l'effet du fanatisme. »

Aux âges de la crédulité naïve, et sans doute encore chez des êtres incultes et bornés, tous les phantasmes théistes étaient et sont vraiment des réalités, en avaient et en ont les vertus ; mais il n'en peut être de même aujourd'hui et chez la plupart de nos pseudo-croyants intermittents. Ici, nous pénétrons dans le sombre, l'équivoque domaine de ce que Dromard a nommé « les mensonges de la vie intérieure ». Mensonges parfois inconscients, certes, mais toujours inspirés par un individualisme tenace. Notamment, l'idée grossière de salut personnel.

Selon saint Augustin, la raison humaine est une force incoercible orientée vers l'unité. Et c'est ce qui fit la grandeur de l'Église dans le passé. Ce qui souligne dorénavant son insigne faiblesse. C'est ainsi que nous voyons présentement son Chef et ses prélats s'accrocher désespérément et sans dignité aux seules apparences du pouvoir temporel qu'ils ont pour mission de régler. Mais ils n'y accèdent qu'en consacrant l'erreur démocratique, l'avidité ploutocratique et la violence totalitaire. Et pour caféiner un corps agonisant, tragiques gribouilles, ils encouragent les survivances superstitieuses du paganisme.

Il n'y a pas de miracle social. Le miracle est anarchique, individualiste. Comme le suffrage universel. L'un et l'autre manifestent la rébellion irrépressible contre la réalité, l'utilité, l'ordre infrangible des choses. Ils sont une monstrueuse négation de l'esprit.

On nous parle du prélogisme des sauvages. Qu'est-ce à dire ? Étant donné qu'il y a dans la nature des forces hostiles, n'est-il pas au contraire d'une logique rigoureuse que l'homme les ait d'abord déifiées ? Pas d'autre moyen que cette ruse pour atténuer leur méchanceté supposée. Les phénomènes indifférents ou favorables, on n'avait qu'à les laisser suivre leur cours.

L'Humanité et son aire sont le plus vaste ensemble vérifiable que nous pouvons comprendre et aménager en vue de notre développement physique, intellectuel et moral. Quoi qu'on tente, quelles que soient les outrecoiffantes niaiseries qui, ataviquement, persistent à nous agiter, l'Humanité devra remplacer Dieu et toutes les entités mystagogiques ou tout s'abîmera dans l'ultime chaos démentiel.

En définitive, le mysticisme révèle une incapacité de l'esprit et une répulsion morbide à saisir le réel. Carence de spiritualité. Car il n'y a rien d'utile au delà du réel, et ses horizons, ses possibilités dépasseront toujours nos chétives imaginations.

« Nous avons beau enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, a dit Pascal, nous n'enfantons que des atomes au prix de la réalité des choses. » Aussi, quand les fantômes, surgis de nos frayeurs d'ignorance ou de nos désirs saugrenus, se dissipent devant la moindre critique sensée, ils se vident des vertus surnaturelles que nous leur conférons. Ceux qui s'y raccrochent malgré tout, parce qu'ils n'osent affronter virilement le réel, consentir l'effort discipliné qu'exige l'utile, ne sont que des âmes timorées, vagabondes ou desséchées. Au vrai, celles-ci sont beaucoup plus tourmentées par les contingences matérielles de ce qu'elles appellent « leur salut » que par « le silence éternel des espaces infinis ». Un Vatican qui s'empoliticaille témoigne assez de cette déviation irrémédiable.

Parce qu'on ne se les concilie qu'en apprenant à les bien connaître pour s'y mieux soumettre, les lois naturelles sont à la base de la discipline sociale. Au contraire, un Dieu anomique, capricieux, devenant subversif si sa créature le glorifie et l'implore, un Dieu démagogue ne saurait être bon. Du moins humainement. L'humain, qui comprend tout l'homme utile qui a été et tout l'homme intelligent et de bon vouloir qui sera, est moralement supérieur au divin. D'ailleurs, le théologisme l'a reconnu implicitement en se faisant de plus en plus anthromorphique.

Avant Pascal, Rabelais avait dit : « Dieu est une sphère d'intelligence infinie dont le centre est partout

et la circonférence nulle part. » Soit. Il n'est que de s'entendre. Il n'y a d'intelligent et d'intelligible que l'humain. Et sa sphère est sans limite par rapport à la connaissance croissante que nous en pouvons avoir. Une synthèse de l'infini métaphysique n'est pas concevable.

Nier Dieu ? — Non pas. Sur l'absolu, la négation est aussi contraire au positif que l'affirmation. Pour écarter ce problème insoluble, inutile, et donc socialement oiseux, on concédera que Dieu, présumé créateur du ciel et de la terre, omniscient, omnipotent, est du domaine mystérieux de l'essence des choses, des pourquoi, des origines et des fins, sur lesquels nous n'obtiendrons jamais que des réponses dérisoires et absurdes. Au reste, à l'encontre de la naïve foi théiste comme du crétinisme mathématique et matérialiste, nous devons nous apercevoir que cette contrée essentiellement métaphysique s'étend d'autant plus que nos connaissances s'accroissent. Si « tout côté mystérieux enlevé à l'ancienne interprétation de l'univers est ajouté à la nouvelle interprétation », reconnaissait Herbert Spencer, le savoir humain n'en est pas moins comparable à une sphère lumineuse perdue dans un infini d'obscurité ; « plus la sphère va grandissant, plus elle multiplie ses points de contact avec la nuit, de telle sorte que la science, en augmentant, ne ferait qu'approfondir l'abîme de notre ignorance ».

Leur plus grande foi dans l'au delà consiste dans le pari de Pascal. Encore, pour la plupart, ne s'élèvent-ils pas jusque-là. C'est pourquoi, en fait, ils agissent comme s'ils ne concevaient point l'universel et l'éternel. On n'aperçoit pas, dès lors, comment cette foi incertaine peut être une consolation pour ceux qu'étreint l'angoisse du néant. Le mensonge, il suffit qu'il apparaisse ou seulement qu'il soit pressenti pour susciter le désespoir au lieu de la consolation. Pour l'individu, la raison d'être

est dans le collectif continu et dans la communauté unifiante. Ce ne sont pas les fictions mais les réalités qui enseignent la résignation apaisante. Relisons cette belle page de M. Guyau : « De consolation, point d'autre que de pouvoir se dire qu'on a bien vécu, qu'on a rempli sa tâche, et de songer que la vie continuera sans relâche après vous, peut-être un peu par vous ; que tout ce que vous avez aimé vivra, que ce que vous avez pensé de meilleur se réalisera sans doute quelque part, que tout ce qu'il y avait d'impersonnel dans votre conscience, tout ce qui n'a fait que passer à travers vous, tout ce patrimoine immortel de l'humanité et de la nature que vous aviez reçu et qui était le meilleur de vous-même, tout cela vivra, durera, s'augmentera sans cesse, se communiquera de nouveau sans se perdre ; qu'il n'y a rien de moins dans le monde qu'un miroir brisé ; que l'éternelle continuité des choses reprend son cours, que vous n'*interrompez* rien. Acquérir la parfaite conscience de cette continuité de la vie, c'est par là même réduire à sa valeur cette apparente discontinuité, la mort de l'individu, qui n'est peut-être que l'évanouissement d'une sorte d'illusion vivante. Donc, au nom de la raison, qui comprend la mort et doit l'accepter comme tout ce qui est intelligible, — ne pas être lâche. Le désespoir serait grotesque d'ailleurs, étant parfaitement inutile... Comme il n'y a pas de secours à attendre devant l'inexorable, ni de pitié devant ce qui est conforme au Tout et conforme à notre pensée elle-même, la résignation seule est de mise, et bien plus un certain consentement intérieur, et plus encore ce sourire détaché de l'intelligence qui comprend, observe, s'intéresse à tout, même au phénomène de sa propre extinction. » La résignation, le détachement utile de soi donnant l'essor à cette sublime conception de l'immortalité réelle, c'est-à-dire subjective, il n'y a que les matérialistes et les dévots, égarés par un égocentrisme primitif, dépour-

vus également de socialité religieuse, pour n'en pas comprendre la grandeur et la force.

Étant nécessairement subjective, toute doctrine absolue est instable, temporaire, dispersive et antagonique. De là, les bûchers et la guillotine. L'histoire du christianisme est celle des schismes et des hérésies. « C'est une des plus étranges prétentions du catholicisme, soutenait Pierre Laffitte, d'être surtout une doctrine propre à établir l'unité morale. » Mais n'en est-ce pas une plus extravagante encore pour la métaphysique ou l'aphysique démocratique, indélébilement individualiste et révolutionnaire ?

Malgré son nom, le catholicisme n'a jamais pu atteindre à l'universalité et à l'unité spirituelles. C'est pourquoi il dut en appeler au temporel dans l'obligation où il fut bientôt d'employer « la force comme complément de la persuasion ». Voilà la cause de son fâcheux déclin malheureusement prématuré. Cependant, il convient de le dire à son honneur, jusqu'ici il répugne à s'associer au dévergondage sanglant des mythes révolutionnaires. Mais en sera-t-il toujours ainsi ?

A. Comte a fait remarquer que le « miracle » de l'avènement et de l'essor prodigieux du christianisme est dû surtout à ce que les premiers temps de l'Empire romain suscitèrent une formidable « condensation de forces » combinée avec une quasi totale « absence de destination ». C'est ce qui se produit aujourd'hui. Notre « Crise » n'est pas autre chose qu'un dérèglement de même nature, encore que beaucoup plus accentué.

Le dégoût de l'illusion et du mensonge peut-il entraîner l'écroulement de la civilisation occidentale ? L'intelligence va-t-elle renier l'humain dès que l'homme n'ac-